

LE PARFUM
DE LA TENDRESSE

ALICE QUINN

LE PARFUM
DE LA TENDRESSE

© Alice Quinn 2021

Ceci est une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnages ayant réellement existé serait purement fortuite et ne pourrait être que le fruit d'une pure coïncidence. Cependant les faits d'actualité concernant la chronologie du Coronavirus sont réels.

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que « les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique, ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4).

©Alice Quinn 2020

Alice Quinn est la seule ayant-droit de cette œuvre, y compris des droits dérivés.

ISBN : 979-10-359-2064-7

Titre original : *Le parfum de la tendresse*

© Alice Quinn, 2021

Couverture réalisée par Paola Franconeri de Studio Ideazione

mail.ideazione@gmail.com

<https://ricreazioneweb.wordpress.com>

*« Fais preuve de gentillesse envers tous ceux que tu rencontres
car leur combat est peut-être plus dur que le tien. »*

Platon

« Un mot gentil peut réchauffer trois mois d'hiver. »

Proverbe japonais

Prologue

Novembre 2019

Un vendredi de pluie violente, en revenant du lycée, bien abrité sous son parapluie, un homme d'une cinquantaine d'années, encore svelte, s'arrête devant une tombe dans le grand cimetière Saint-Pierre d'Aix-en-Provence. Ce tombeau, avec ce médaillon gravé en bas-relief d'un profil austère, respire l'opulence d'une vieille famille aixoise.

Le nom le plus récent sur la pierre gravée est Catherine Maurel, épouse Conté. Entre les nombreux pots de fleurs contenant des petits citronniers, oliviers, rosiers grimpants, bien entretenus, on devine un texte discret annonçant que Catherine a laissé son mari inconsolé. Joseph Conté, que sa femme appelait Jo, parle à la stèle, comme à son habitude. D'autres fois, il lui arrive de fredonner, de s'attarder à rêver. L'été, il vient arroser les plantes et enlever les feuilles flétries.

Mais aujourd'hui, l'averse est trop forte pour musarder. Au moment de faire demi-tour, sidéré, il voit surgir de derrière le rosier qui décore la sépulture... un chaton.

Jo fait tout pour détourner le regard, pour ne pas s'intéresser à ce chat tout mouillé et tout noir qui vient vers lui avec naturel, comme s'il l'attendait. Le miaulement est puissant, exigeant, vindicatif. Cette apparition le dérange. Il

était bien tranquille, là, déconnecté de l'existence, sous les cataractes qui martèlent son parapluie et voilà que ce petit animal le force à atterrir, à prendre conscience du réel.

D'où sort-il ?

Une fois extrait de force de son état songeur, Jo pivote et s'éloigne à grands pas. Il se connaît. Comment pourrait-il résister à l'appel d'un chaton en détresse ? Mais il n'y a de place dans sa vie pour rien d'autre que sa peine. Depuis des années, déjà. Il ne peut se charger d'une âme au quotidien.

Pourtant, quand il a décidé de renoncer à affronter le tumulte de la vie, Joseph Conté s'est accroché à une seule chose : la gentillesse. C'est sa faiblesse. Mais il sait aussi que la faiblesse est une force. Celle qui lui permet de rester en vie. D'espérer revoir sa fille.

Il tourne la tête en arrière, par-dessus son épaule, au moment de virer au coin de l'allée n° 3, mais le chaton a disparu. Il n'y a plus rien ni personne sur la tombe de Catherine. Soulagé, il continue néanmoins à marcher d'un bon pas. Maintenant, il a hâte de rentrer boire un thé bien chaud en corrigeant ses copies.

Il ne voit pas derrière lui le chat mouillé qui slalome de flaque en flaque, saute de porche en porche, prêt à le suivre au bout du monde.

Ce que Joseph Conté ignore encore – d'ailleurs le saura-t-il un jour ? – c'est qu'au moment même où la petite chatte Sissi est venue vers lui sous la pluie dans le cimetière, un

jeune chien, Pouf, entrait dans la vie de sa fille, Aurélie.

Aurélie a coupé les ponts, Aurélie ne veut plus parler à son père. Elle vit à Strasbourg, à quelque mille kilomètres de Jo, avec son compagnon, Arjun, et leur bébé d'un an, Rohan.

Ce même jour donc, Aurélie et sa petite famille s'en vont visiter le pittoresque village de Bischwiller dans la périphérie de Strasbourg. Mais il ne s'agit pas d'une simple promenade touristique. Le groupe se dirige vers une assez grande maison discrète, un peu à l'écart.

La porte s'ouvre, une femme en sort avec un chien dans les bras. Un bref aboiement joyeux, le bichon regarde Aurélie, celle-ci tourne les yeux vers Arjun qui pousse le landau de Rohan. Ils se sourient, ils se sont compris à demi-mots.

Cela fait quelques semaines qu'ils en parlent. Prendre un chien pour que Rohan puisse grandir avec un copain à poils. Ils savent tout des bienfaits d'une présence canine sur un enfant.

Ils entrent dans le bâtiment et une jeune fille souriante, Rebecca, leur fait visiter l'espace où vivent les animaux à adopter. Elle les accompagne pour les aider à sélectionner leur futur compagnon.

Un jeune chien se réfugie dans le coin de sa cage à leur approche. Oreilles pendantes, tête penchée, regard timide et rêveur, queue en point d'interrogation, il les considère avec un mélange de crainte et d'espoir. *Vous allez me choisir ?*

Mais quand il voit le bébé, il s'anime soudain et son inquiétude s'évapore.

Rohan s'approche de la grille et passe sa main à travers.

Quand le petit chien se lève et s'avance en frétilant de la queue, Aurélie redoute que son fils ne se fasse mordre. Rebecca la rassure :

– Il est très doux. C'est un tendre. Il adore les enfants, mais attention, il a quand même son caractère, hein ! Il est trop gourmand, pour ne pas dire vorace !

Elle rit.

– Et parfois, il fait des blagues. Vous avez lu la bio que je lui ai rédigée ?

Ils lisent le panneau devant la cage : « Je m'appelle Tofu. Je suis un mélange de beagle avec on ne sait pas quoi d'autre. J'ai presque un an. On m'a donné quand j'avais 3 mois à une personne qui ne voulait pas de moi et qui m'a attaché à son radiateur. Sans balade, sans câlin, sans jouet, sans rien. J'avais toujours faim. »

– Tu m'étonnes qu'il soit vorace, murmure Arjun. Pauvre vieux !

Le panneau continue à dérouler le douloureux passé du chien : « Elle en a eu définitivement marre de moi et m'a laissé dans la rue au milieu de la nuit devant le refuge où l'on m'a trouvé le lendemain matin. Ici, ma tristesse est partie, je suis toujours content, je veux rattraper le temps perdu. Dynamique et curieux, je ne veux rien louper, mais je me méfie encore des humains quand ils crient. J'adore les enfants, les chats et les autres chiens parce que j'aime trop jouer. Je suis câlin, j'aime les caresses, les gratouilles et les

léchouilles, j'ai trop manqué d'affection. Bon OK, il y en a qui disent que je suis pot de colle... »

Aurélie sent des larmes lui monter aux yeux et elle ne parvient pas à en lire davantage. Elle montre les autres cages.

– Toutes les histoires sont pareilles ? demande-t-elle à la jeune fille en bottes de caoutchouc.

– Malheureusement, pour la plupart, oui. Plus ou moins.

– Mais comment vous savez tous ces détails sur ce chien ?

– On a fait notre enquête. Ça n'a pas été trop compliqué. Quelqu'un avait vu la dame l'attacher devant notre porte. Tofu se comporte bien en laisse, vous n'aurez pas de souci pour le promener. Il gambade sans tirer et même il se retourne régulièrement pour vérifier si on est bien derrière lui.

Arjun rit.

– Il ne sent pas la laisse ?

– Si, bien sûr, mais je pense que ça le rassure de nous voir. Vous travaillez tous les deux ? Parce qu'il a besoin de présence.

– Ça ira, je n'ai pas énormément de cours, dit Arjun. Je suis souvent là. Je fais des recherches pour ma thèse.

– Remarquez, quand il est seul à la maison, il est sage, ajoute Rebecca. Il n'aboie pas. Il se contente de dormir en vous attendant. Et il se tient super bien au restaurant. Enfin, là où on accepte les chiens. Il s'entend avec tout le monde. Même avec les chats, car dans sa première maison, son unique source d'affection était un chat qui dormait avec lui.

– De toute façon, on n'a pas de chat, dit Aurélie.

Son regard s'attarde sur son fils accroupi au sol devant le chien, absorbé par les échanges de caresses. Le son du rire communicatif de l'enfant la comble.

Rebecca achève sa plaidoirie par cette phrase :

– Il vous rendra votre amour au centuple !

Ils sont déjà convaincus. C'est celui-là qu'il leur faut.

Rebecca a l'estomac noué en voyant partir le chiot. Elle n'arrive pas à s'y habituer, même si elle est heureuse de savoir que le petit beagle a trouvé une famille.

– Appelez-moi s'il y a le moindre problème, hein ?

Quelques minutes plus tard, la famille sort du refuge avec, au bout d'une laisse, un jeune bâtard beagle de onze mois et des poussières.

– Il a l'âge de Rohan, c'est pas un signe, ça ? dit Aurélie.

– Oui, mais en âge de chien ça lui fait sept ans, alors c'est pas pareil.

– OK, mais c'est encore un gosse quand même.

– C'est un vrai Snoopy, non ? dit Arjun. Le compagnon idéal. Il parlera aux oiseaux, transportera sa gamelle pour réclamer sa pitance et écrira sa biographie sur sa niche, penché sur sa machine à écrire Underwood.

– Euh, pour l'instant, on n'a pas de jardin pour une niche, je te fais remarquer.

– Ça va pas tarder ! assure Arjun avec un sourire.

Le chien regarde autour de lui avec étonnement. Il est collé à la poussette de Rohan, comme si le bébé était son seul repère.

– T’es pas trop habitué à la ville, on dirait ? se moque gentiment Aurélie.

– Tu parles à un chien, je te signale ! dit Arjun, légèrement sarcastique.

Une fois arrivé devant la voiture, le chien inquiet observe attentivement le grand chambardement du pliage de la poussette rangée ensuite dans le coffre, de l’attache de Rohan sur le siège-baquet avec la ceinture de sécurité.

Il craint d’être oublié sur le trottoir. Il tente un jappement, pas trop fort. Histoire de se rappeler aux humains, mais sans les agacer. L’enfant piaille en tendant les bras vers lui, exigeant. Ce geste rassure le chien. Il ne risque pas d’être abandonné, ici, avec ce petit qui le réclame.

Finalement, l’homme le saisit et le pose à l’arrière, sur une couverture pliée à côté du siège de l’enfant. Une fois installé, il donne un grand coup de langue sur le bébé. Il émet un bref aboiement :

– Wouf !

L’enfant attrape alors la tête du chien et frotte son nez contre la truffe noire humide. Il frappe des mains avec entrain en gazouillant :

– Pouf !

Arjun et Aurélie se regardent, émerveillés !

– C’est son premier mot ! s’exclame Aurélie ! Pouf ? Je m’attendais à mieux !

– Tu triches, ce matin, il a dit Dad !

– Tu peux rêver ! Tous les bébés disent toujours

dadadadada ! Et chez nous, on dit pas Dad, on dit papa !

– N’importe quoi ! Le premier mot de mon fils ? Pouf ?

Le chien salue le mot de son jappement insistant.

– Ça va, on a compris que maintenant tu t’appelles Pouf !
dit Aurélie.

Le jeune chien pose son museau sur les genoux de Rohan, installé dans son siège de bébé. Il aspire goulûment par tous les pores de sa truffe l’odeur de Rohan.

Il la distingue et l’enregistre au milieu de dizaines d’autres qui assaillent ses narines. Les deux adultes, le chauffage, le moteur, le sac du pique-nique, les objets qui traînent un peu partout, mais aussi la ville environnante, les voitures, les passants grands et petits, les commerces, les traces des chiens qui ont marché par là.

Il est prêt pour son destin. Il sait qu’il a trouvé son humain. Son bébé. Sa vie va prendre un nouveau départ.

Satisfait, il s’endort malgré les cris enjoués de Rohan, ses caresses maladroitement et son tirage d’oreilles. Comme s’il était enfin arrivé chez lui.

1 - L'orage

Un an plus tard

Joseph Conté ouvre les yeux dans un sursaut et il met quelques minutes à comprendre que le bruit de l'orage l'a réveillé. Un coup d'œil à l'écran lumineux de la radio. Quatre heures du matin. Il sait qu'il lui sera impossible de se rendormir.

La chambre est plongée dans une demi-pénombre et les meubles projettent des formes méconnaissables, effrayantes. Entre deux coups de tonnerre, un ronronnement tente de se frayer un chemin jusqu'à sa conscience. Il la voit alors, juste au-dessus de lui, perchée sur l'oreiller. Sissi. Sa chatte. Celle qui partage sa vie depuis presque un an, maintenant.

Elle le regarde avec insistance, comme si elle voulait lui confier quelque chose, mais elle ne miaule pas. Elle se contente de le fixer.

– Quoi ? Tu as faim ? Mais on n'est même pas le matin. Laisse-moi dormir.

Il tourne et vire encore quelques minutes, cherchant à retrouver son rêve.

Depuis quatre ans, il est plus heureux la nuit que le jour et l'atterrissage dans la vie réelle est une souffrance.

Il doit, chaque matin, affronter le monde sans Catherine. Il

n'y a pas une seconde sans qu'il ne pense à elle. Elle est dans chaque objet dans la maison, dans chaque odeur, dans chaque son. Depuis toutes ces années, il se demande toujours comment il parvient à vivre sans elle.

Et par extension, sans Aurélie, puisque sa fille ne lui parle plus depuis le décès de sa mère. Elle le rend responsable. Il ne lui en veut pas, il se le reproche suffisamment comme ça ! Il comprend qu'elle a eu besoin de trouver un coupable. Il était tout désigné.

Dès qu'elle a pu, elle s'est échappée et a fui à plus de mille kilomètres, prenant le prétexte de son boulot. Un poste d'interprète à Strasbourg, au Parlement européen.

Il secoue la tête. Il va encore essayer de ne pas trop y penser aujourd'hui. C'est difficile, c'est l'anniversaire du petit, Rohan, dans quelques jours. Il aura deux ans.

Il observe les lumières tamisées, mouvantes, de la vie de la rue qui se faufilent entre les rideaux. Il habite au dernier étage, alors les bruits des rares voitures lui arrivent feutrés, même si on dit que le son monte.

Et voilà, dès que ses yeux sont ouverts, ce sont les mêmes pensées qui l'agitent. Toujours et encore. Catherine, Aurélie, Rohan.

Sissi se réfugie contre lui, enfouit son petit nez rose dans son cou, quémante une caresse. Elle est comme lui, elle n'aime pas l'orage. Quand le temps est lourd, elle recherche sa présence. Souvent, ces jours-là, en rentrant du travail, il la trouve cachée sous le canapé.

Il se laisse bercer par le doux son du ronronnement et ses ruminations s'égarent dans le passé.

Le souvenir des dimanches matin quand Aurélie, encore à la maternelle, les rejoignait dans le grand lit avec son appareil à cassettes contenant les comptines d'Henri Dès¹. Son rire qui perlait comme des notes de piano, aussi légères que des plumes.

Ils entonnaient tous ensemble *La famille tortue*², puis Jo laissait les filles se faire des câlins pour leur préparer le petit déjeuner du dimanche, qu'ils prendraient tous les trois au lit, en pyjama, baignant dans la flaque dessinée par les rayons du soleil.

Il les regardait souvent en glissant dans la douce torpeur de la grasse matinée.

Tout était naturel, normal. Comment les choses auraient-elles pu être différentes ?

Sa vie entière avait toujours été lisse comme un lac.

Il avait connu Catherine au lycée et l'amour entre eux n'avait pas faibli durant les années d'études et leurs rares séparations obligées.

Elle avait passé son diplôme d'état d'infirmière à Marseille, puis celui de puéricultrice et, après quelques années à la Timone, elle avait pris la direction de la crèche rue

¹ Henri Dès est un auteur-compositeur-interprète suisse, principalement connu pour son répertoire pour enfants.

² Comptine pour enfants.

de Venel à Aix, non loin du studio qu'ils avaient occupé plus jeunes.

Pendant ce temps, il avait poursuivi des études de lettres sans jamais quitter Aix-en-Provence où il avait fini par passer son Capes. Nommé prof de lettres à Brest, ces quelques années d'exil avaient encore accentué son désir de passer sa vie aux côtés de sa belle.

Plus tard, dès qu'il avait pu être muté à Aix, ils avaient acheté à crédit, à une époque de creux immobilier, un grand appartement sous les toits au 18 rue des Cordeliers. Ils avaient nidifié, embellissant leur bulle d'amour avant la naissance d'Aurélie. C'est Catherine qui avait choisi son prénom. Nerval³ était son poète préféré, et quand Aurélie était bébé, pour l'endormir, elle lui lisait ses poésies.

La route était belle, toute tracée, sans embûches, ponctuée d'éclats de joie plus forts encore. Il était né pour ça, Jo. Il n'avait jamais rien connu d'autre. Que la joie. C'était un homme toujours souriant, prêt à rendre service. Il était rempli de compassion pour les gens, ceux dont il devinait les drames, les blessures secrètes, les traumatismes. Il les croisait dans la rue, dans les magasins, au lycée et il lisait dans leurs yeux les revers, les humiliations, les incompréhensions devant les coups du destin.

Il se sentait tellement chanceux qu'il n'osait pas parler de

³ Gérard de Nerval a écrit *Aurélie ou Le Rêve et la Vie* en 1855.

lui, de sa famille, de sa prospérité.

Il avait même parfois honte d'être si heureux.

Il hochait la tête, essayait de se rendre utile. Il comprenait, il consolait, il épaulait.

Catherine le lui reprochait parfois :

– Les autres comptent plus, pour toi, que nous !

Il riait et lui expliquait :

– Mais la chance que nous avons n'a pas de prix et c'est rendre un peu, si peu, ce que la vie nous offre...

Et puis ce qui n'arrive qu'aux autres, lui était tombé dessus, à lui aussi. La condition humaine l'avait rattrapé, avec son cortège funèbre. Catherine...

Il se secoue. Il ne veut pas sombrer. S'il commence, il n'arrivera pas à affronter la journée. Il doit tenir un jour de plus, en faisant semblant.

Car il affiche toujours un visage souriant. Il a appris à cacher la peine qui le ronge. Et qu'il portera jusqu'à la fin de sa vie. De toute façon, il chérit son chagrin. Il le préfère à l'oubli. Et puis, il a toujours l'espoir de se réconcilier avec sa fille. Peut-être lui pardonnera-t-elle un jour ?

Sissi a senti son humeur et elle frotte sa joue à sa barbe naissante. Il caresse sa tête machinalement.

Au bout d'un moment passé à ressasser, il n'y tient plus et se lève. La chatte proteste d'un miaulement plaintif. Elle sait bien qu'il est trop tôt.

– Tu viens, Sissi ?

Elle s'étire et le devance jusqu'à sa soucoupe pour

entreprendre une rapide toilette, tandis qu'il lui verse quelques croquettes.

Il se fait une grande cafetière-piston de café et se plonge dans les copies qu'il doit corriger.

Il soupire devant quelques perles. Il sourit même, parfois.

C'est le devoir de sa classe de première, ils ont le bac français cette année. Ils se préparent au commerce, alors ils ont l'impression que l'étude des textes ou de la poésie ne leur servira jamais à rien. Le français est le cadet de leurs soucis.

À part quelques filles adeptes de mangas, aucun d'entre eux ne lit vraiment. Ils passent leur temps à réseauter. C'est ainsi. Leur écosystème l'exige. Et puis, dans le commerce, une bonne utilisation des réseaux sociaux ne leur sera-t-elle pas plus utile que de connaître Stendhal ou Zola ?

Jo soupire devant la copie d'un certain Jimmy Murati, toujours très provocateur. Son devoir ne comporte qu'une seule phrase. Il trouve que Julien Sorel coupe les cheveux en quatre et qu'il se vautre dans ses lamentations. « ... où est sa chasse au bonheur ? » termine l'élève.

Le prof est surpris par la référence qui dénote une connaissance de l'auteur. Il existe, en effet, un livre posthume intitulé *La chasse au bonheur*, signé Stendhal. Jimmy a sûrement piqué ça quelque part. La copie contient dix lignes en tout et pour tout. En rouge, Jo écrit : intéressant, mais à développer. Il lui met 4. Il ne peut s'empêcher de sourire. Contrairement à toutes les autres copies, bonnes ou mauvaises, mais toujours très scolaires, ce devoir lui a donné

envie de discuter avec l'élève de son écrivain préféré. Sacré Jimmy !

Il redoute le moment où il va lui rendre sa feuille, car l'ado est imprévisible. Parfois, il reste dans son coin sans rien dire, suivant le cours d'un œil rêveur et lointain, mais il lui arrive aussi de piquer des crises bruyantes, cherchant l'exclusion.

Sissi vient s'installer sur les feuilles et entreprend de jouer avec le stylo rouge pendant qu'il annote. Le gribouillis qui en résulte ne fait pas très sérieux. Impossible de continuer.

Jo sirote son café en rêvassant. Dehors, la pluie s'amuse sur la terrasse tropézienne qu'ils ont creusée dans la toiture, la première année de leur emménagement, sans demander l'autorisation aux services de la mairie. Les meubles en fer forgé, autrefois blancs, continuent lentement de rouiller.

Aurait-il dû partir de cet appartement ? Tout ici lui rappelle sa félicité passée et remue le couteau dans la plaie. Encore une expression toute faite ! Il les hait, mais il est comme tout le monde. La plupart du temps, il ne trouve la formulation de ce qu'il ressent qu'avec des tournures de prêt-à-porter. Alors, pourquoi s'en priverait-il ?

Il parle à sa chatte, mais c'est un peu comme s'il parlait à Catherine. Il lui demande souvent conseil.

– Tu en penses quoi, toi ? Que faire avec le cadeau ? Je l'appelle avant ou je le poste « à la sauvage », sans la prévenir, comme l'an dernier ?

Pour le deuxième anniversaire de son petit-fils Rohan, qu'il n'a jamais vu, il lui a acheté une « planche à verrous ».

Un nom bizarre pour un super jouet, conseillé par la pédagogie Montessori. « Idéal pour développer la motricité fine de l'enfant », lui a dit la vendeuse du magasin de la rue Granet.

L'objet est amusant. Les portes de maisons de bois, comme un décor de théâtre, sont fermées et l'enfant doit réussir à les ouvrir avec une clé. Le symbole lui a plu. En même temps, l'enfant apprend le nom des couleurs : Aurélie ne pourra qu'apprécier, non ?

Bien sûr, comme l'an dernier, elle restera silencieuse. D'ailleurs, elle ne lui répond jamais au téléphone.

Mais qui sait, un jour peut-être ?

Toutes ces années, où elle l'écoutait, avant de partir à l'école, raconter les contes qu'il lui inventait, peuvent-elles s'effacer à jamais de sa mémoire ? Ou les enfants se rappellent-ils mal leurs premiers souvenirs ? Restent-ils seulement gravés à jamais dans la mémoire des parents ?

Il fouille tout en haut, dans le placard où Catherine entreposait les photos dans des albums, ou en vrac, dans des boîtes. Du temps où on faisait encore des tirages papier. Il n'a jamais eu le courage de les trier.

Sur l'étagère du dessus, il y a des étiquettes, du bolduc et du papier cadeau. Il ne lui faut pas longtemps pour en trouver un super, rouge métallisé, avec un motif de bougies à pois turquoise qui se répète à l'infini. Il s'applique pour réussir un paquet parfait. Emballer le jouet, lisser le ruban jaune vif avec des ciseaux, pour le faire friser, chaque geste est comme une

caresse posée sur la joue d'un bébé qu'il ne peut qu'imaginer. Comme lui-même est d'origine italienne et qu'Arjun, le père de Rohan, est tamoul, il se représente l'enfant très brun, avec une chevelure drue et luisante et de grands yeux mouillés et interrogateurs.

– Tu crois qu'elle lui dit, quand même, qu'il a un grand-père ? Que son doudou-Snoopy, c'est moi qui lui ai offert ?

Le regard étonné que Sissi lui renvoie lui pose un problème. Que veut-elle lui dire ? Est-elle confondue par sa naïveté ou par ses doutes ?

Comme la pluie s'est arrêtée, la chatte tente une patte aventureuse sur la petite terrasse. Il consulte la météo sur son mobile et constate que l'icône affichée est un soleil masqué par un nuage. Nuageux ? Ensoleillé ? Quoi qu'il en soit, la pluie ainsi que l'éclair ont disparu du petit écran.

Il sort installer les coussins qu'il avait mis à l'abri, pour que Sissi puisse se prélasser dehors au soleil, si ça lui dit. C'est une chatte qui ne connaît que le toit comme terrain de jeu. Jamais elle ne prend l'escalier. Jamais elle n'explore la rue. Le peu de temps qu'elle a passé dehors, dans sa vie, lui a suffi. Elle n'en veut plus. Elle s'est confinée toute seule, à vie, avec lui.

Il profite du fait que Sissi se soit installée sur la petite balancelle pour finir le café qui reste dans la cafetière.

Il n'a rien mangé. Il prendra un pain au chocolat chez le boulanger, celui qui est sur sa route.

Il vérifie sa vieille serviette de cuir, celle que Catherine lui

a offerte le jour où il a réussi son Capes. Elle l'avait achetée en cachette à Venise, deux ans avant les épreuves d'admission. Elle était sûre du résultat. À l'origine élégante mallette italienne couleur fauve, elle n'est plus aujourd'hui qu'un vieux cartable avachi, qu'il ne peut se résoudre à mettre au rebut.

En sortant sur le palier, il remarque quelques cartons devant la porte de l'unique appartement voisin, inhabité depuis deux ans.

Il s'y était bien habitué, à cette solitude, à l'étage. Elle lui convenait parfaitement et lui évitait les relations de courtoisie. Quand il rentre du travail où il passe son temps à se rendre aimable et à feindre la normalité, il peut enfin s'abandonner à sa profonde tristesse.

À présent, il redoute d'avoir à recommencer les salamalecs de bon voisinage et espère secrètement que ses nouveaux voisins soient des taiseux.

Dans l'escalier, il croise les déménageurs, deux gros bras. Ils ahanent sous le poids d'un lourd sofa de bois massif sculpté. La facture en est ancienne et exotique. Il semble arrivé tout droit des Antilles. Ou de La Nouvelle-Orléans, peut-être ? Son nouveau voisin serait-il américain ?

Il se colle au mur pour leur laisser la place et se fait « assaisonner » de s'être trouvé sur leur route. Il tente ce qu'il peut pour se fondre dans les éléments et devenir invisible, mais, en plus de son cartable, il porte le gros cadeau pour Rohan et un grand parapluie gris. Il se sent encombrant,

gêneur.

– Excusez-moi, murmure-t-il.

L'un des hommes soupire, exaspéré, tandis que l'autre lève les yeux au plafond. Enfin, ils le dépassent et Joseph Conté parvient à descendre et à se faire oublier.

2 - Le boulanger

Il descend lentement l'escalier, perdu dans l'organisation de sa journée.

Impossible de poster le colis tout de suite, son premier cours étant à huit heures et la poste n'ouvrant qu'à huit heures trente. Il pourra y aller à onze heures, car il a un trou dans son emploi du temps. Un gros trou, même, puisqu'il reprend ensuite de seize à dix-huit heures.

Le colis envoyé, il s'arrêtera en haut du cours Gambetta pour prendre vite fait un taco qu'il ira avaler au cimetière Saint-Pierre, devant la tombe de Catherine. Ces moments de solitude lui permettent en général d'affronter la vie avec les autres. Il se sent plus calme ensuite.

Il passera une partie de l'après-midi dans la salle des profs, à terminer ses corrections. Il a aussi pris avec lui son carnet d'écriture. Depuis des années, il tente de rédiger une biographie focalisée sur l'amitié qui liait Zola et Cézanne dans leur jeunesse. C'est un doux rêve et, tout au fond, il sait que le ressort en lui est cassé, qu'il ne finira jamais cet essai. Mais il s'y met régulièrement, ça l'aide à passer ce temps qui dorénavant s'étire sans but.

Il a l'un des emplois du temps les plus pourris de tous les profs. Chaque année, c'est la même chose. Mais il ne peut s'en prendre qu'à lui-même et à vrai dire, ça ne le dérange

pas.

Au départ, l'algorithme des robots qui organise l'emploi du temps des différentes classes ne le désavantage pas systématiquement. Mais dès le premier jour, il est assailli par de jeunes collègues qui veulent échanger certains horaires avec lui. Il accepte toujours, soucieux de faire plaisir aux autres, de rendre service.

Leurs raisons sont bonnes : ils sont jeunes, ils ont souvent des enfants, ils vivent assez loin, dans la périphérie d'Aix et ils doivent rentrer au milieu des embouteillages. Corriger des copies ? Il peut le faire ici. Lire ? Les fauteuils de la salle des profs sont plutôt confortables. Alors, voilà. Il répond *oui* le plus possible, avec le sourire et même avec une certaine reconnaissance. Grâce à eux, il se sent au moins utile à quelque chose.

Bien entendu, il est aussi le prof général de la classe la plus difficile, celle où le proviseur a « parqué » les gamins qui ont posé quelques problèmes les années précédentes.

Mais somme toute, ce n'est pas pour lui déplaire. Finalement, tout bien pesé, il préfère ces classes spéciales, elles sont plus vivantes.

Arrivé au pied de son vieil immeuble, il constate qu'une camionnette bloque la petite rue piétonne. Les vantaux arrière sont ouverts sur un amas de meubles et de cartons. Il aperçoit, de dos, une femme, un bandana encerclant ses cheveux, penchée sur des papiers qu'elle tient dans ses mains.

Est-ce que j'ai pensé à prendre mon masque ? se

demande-t-il. Il n'a pas envie d'avoir à grimper les cinq étages et à déranger à nouveau les déménageurs grincheux.

Il est toujours étonné de constater à quel point tout le monde s'est plus ou moins habitué à porter cette chose sur le visage, toute la journée, dans les zones publiques. Qui aurait pu prévoir, un an auparavant, qu'une maladie changerait leurs vies à ce point ?

Avant d'accrocher les élastiques derrière ses oreilles, il lève la tête pour dire au revoir à Sissi. C'est leur rituel. Elle s'est assise au bord de la terrasse, derrière le parapet de fer. Elle le guette. Il ne la distingue pas vraiment, à cette distance, mais il imagine ses moustaches frémissantes, ses yeux à demi fermés. Il fait un signe de la main en sa direction et dépasse le camion stationné pour se diriger vers la rue Maréchal Foch.

Le parapluie est devenu inutile, le soleil pointe son nez. Il va le porter toute la journée pour rien, en espérant ne pas l'oublier quelque part.

Serrant contre lui le paquet cadeau, il ressent une émotion inhabituelle. Une sorte de douceur. Il sait que Catherine aurait voulu qu'il le fasse. Garder le lien avec sa fille. Choyer son petit-fils. Continuer à envoyer des signes d'amour. Le contact de l'encombrant carton contre son corps lui fait du bien. Malgré le coin qui s'enfonce dans son ventre. Il marche d'un pas lent et tranquille pour s'imprégner de cette sensation dont il tire la force de vivre cette journée.

Il tourne au bout de la rue et entre dans la boulangerie.

Il est un peu contrarié de voir que l'employé, ce matin, est

celui qui chaque jour essaie de le filouter de quelques euros. Son prénom est Carlo. Quand Jo paie ses achats, ce vendeur s'arrange toujours pour ne pas lui rendre la monnaie. Il fait comme s'il oubliait. Comme s'il était distrait.

Mais le prof note le regard chafouin, prédateur de l'homme. C'est un jeu pour lui. Il prend Jo pour un idiot ou un faible, peut-être simplement un timide et il éprouve une jouissance à abuser de sa gêne. Jo sait qu'il ne le fait pas pour les quelques sous qu'il lui vole. Il agit ainsi pour se repaître de son sentiment de puissance sur un de ses semblables.

Jo devrait attendre qu'il lui rende son dû ou il devrait le réclamer. Il le sait, mais il ne le fait pas. En réalité, il éprouve de la peine, de la pitié, même, pour cet homme qui se permet d'abuser des plus faibles. Il a honte pour lui quand il saisit dans son œil l'éclair de sadisme qui précède la moquerie. Il serait embarrassé à l'idée de lui faire comprendre qu'il a remarqué sa perversité. Qu'il n'est pas dupe de sa roserie.

Quel camouflet il lui infligerait alors ! C'est quelque chose que Jo ne peut se résoudre à faire. Humilier son prochain. Même si celui-ci le mériterait.

Jo interviendrait sûrement si l'homme agissait ainsi avec d'autres personnes. Mais là, il se dit que le mal n'est pas bien grand, en regard de la souffrance d'une humiliation publique. Et puis, c'est tellement minable de se rengorger avec de ridicules abus. Quelle pauvreté mentale !

Alors il se tait. Il ne dit rien. Il sort lentement, donnant encore à l'homme le temps de se rétracter, de rattraper son

geste. Mais non. Rien ne vient. Jamais.

Il entend, à l'intonation triomphale dans la voix de ce Carlo, quand il lui lance un au revoir goguenard, qu'il pense avoir gagné. Gagné quoi ? Où était le concours ? C'est un mystère pour Jo.

Une fois de plus le même scénario s'est répété. Une fois de plus, Joseph Conté n'en a cure.

Il mâche son pain au chocolat, lentement, en continuant à avancer de son pas régulier, tout à sa joie de sentir contre ses côtes le jouet destiné à Rohan.

3 - Métier de bouffon

Il constate, en arrivant au lycée, qu'il est le seul à ne pas avoir regardé la météo sur son mobile. Tous les autres ont prévu qu'il ne pleuvrait plus de la journée et il perçoit quelques moqueries condescendantes. Mais pas méchantes.

Sylvie, une jeune collègue prof d'anglais, propose de lui offrir un café. Il accepte volontiers, car il a avalé son pain au chocolat sans rien boire, en marchant au milieu de la circulation. Il sent sa gorge sèche. Et puis quand ils boivent un café, ils peuvent baisser le masque. C'est toujours ça de pris.

Il regarde Sylvie plus attentivement. Elle doit avoir un service à me demander, se dit-il, sans illusion. Mais ça ne le dérange pas. Et, bien entendu, elle entame la conversation souriante et polie, endormant sa méfiance :

– C'est quoi, ce cadeau ? C'est l'anniversaire de quelqu'un ?

Il lui donne une explication partielle, heureux malgré tout de parler de Rohan.

– Oui, c'est mon petit-fils. Il va avoir deux ans dans quelques jours, mais comme ma fille vit à Strasbourg, je prends les devants. J'ai trouvé un super jouet en bois qui affine la perception des...

Elle le coupe :

– Dis-moi Joseph, ça t’ennuierait de me remplacer vendredi, à la réunion organisée par le proviseur sur les sorties scolaires ? Je dois absolument rejoindre mon chéri, depuis la rentrée on ne s’est pas revus. Il a été muté à Caen. C’est coton pour y aller en voiture ! On pourrait se donner rendez-vous à mi-chemin, à Beaune. Sinon le trajet nous boufferait déjà la moitié du week-end. Alors si je m’arrangeais pour partir le vendredi à midi, grâce à toi, d’ailleurs ! Si ce con de Vial nous fout maintenant des réunions en fin d’après-midi le vendredi, j’ai plus qu’à mettre une croix sur...

Il l’interrompt à son tour, les explications l’ennuient d’avance, de toute façon, il est d’accord, inutile de se laisser envahir par les tracas amoureux de la petite Sylvie.

– Pas de problèmes, de toute façon je n’ai rien de spécial vendredi.

– C’est vrai ? Oh ! T’es trop chou ! Trop gentil ! Merci Joseph !

Au moment où il veut lui répondre, le mobile de Sylvie vibre. Elle lui fait un geste de la main en signe d’excuse et décroche devant lui.

– Melvin? Oui ! Ouiiii ! C’est arrangé. C’est bon !

La sonnerie du début des cours retentit. Jo attrape son vieux cartable, sans écouter la fin de la conversation de Sylvie, par discrétion.

Il laisse son parapluie dans un coin derrière la machine à photocopie, mais il prend avec lui le cadeau. Le paquet ne rentre pas dans son casier, et il craint de ne pas le retrouver

s'il le laisse ici.

Tout en continuant à parler dans son appareil, Sylvie fait un signe de remerciement vers Jo, saisit son sac rempli de livres scolaires et disparaît au coin d'un couloir.

Une classe de seconde attend le prof devant la salle 207. Il ouvre et fait entrer les élèves en signalant au passage à certains de jeter leur chewing-gum ou de baisser leur capuchon. L'opération prend quelques longues minutes. Puis il ferme la porte derrière lui et traverse l'espace jusqu'à son bureau, prêt à les affronter.

Le cours avec les secondes se déroule dans une relative bonne humeur. Marqué au début, comme d'habitude, par un léger clash à cause d'un élève récalcitrant au port du masque. Mais bon, comment faire sinon l'obliger à respecter la loi, même si Jo a sa propre opinion sur cette obligation ?

Il finit par résoudre le problème par une longue discussion en brandissant l'intérêt en certaines occasions de la désobéissance civile et la relativisation de l'héroïsme en ce qui concerne la situation actuelle.

Il a entamé la semaine dernière une séquence d'écriture autobiographique. C'est au programme. Il voudrait faire percevoir aux élèves la différence entre les niveaux de langage à employer et il a décidé d'utiliser les réseaux sociaux, certain d'obtenir ainsi une relative écoute. C'est démagogique, il le sait, mais bon. Il fait ce qu'il peut.

Il essaie de leur montrer comment écrire différemment une

autobiographie réduite, type CV, ou une autobiographie plus narrative à utiliser si on tient un blog, par exemple, ou même une autobiographie fictionnée. Il voudrait les amener à utiliser les réseaux sociaux pour se créer de toute pièce une bonne image qui les aiderait, par la suite, dans la vie active.

Dès que l'on aborde ces médias qu'ils fréquentent jour et nuit, ils sont plutôt attentifs, même s'ils pensent en savoir bien plus que lui sur la question. Ce qui n'est pas faux, en un sens. Leurs références à certains Youtubeurs sont des énigmes totales pour le prof.

Soudain son téléphone, posé à plat sur son bureau, se met à vibrer, ce qui provoque une série de protestations :

– Hou ! C'est pas juste ! Pourquoi vous avez le droit au portable, m'sieur ? Et nous pas ?

Comment leur expliquer que depuis le jour fatal, plus jamais il ne se mettra en position de rater le moindre coup de fil de qui que ce soit ?

Et puis, on ne sait jamais, si c'était Aurélie qui l'appelait ? Si elle avait besoin de lui ?

Chaque fois que son téléphone sonne, il sursaute, son cœur bat plus fort et il est en proie à une bouffée de sueur.

Bien entendu, une fois de plus, ce n'est rien de spécial. La facture Sosh de son mobile envoyée par SMS. Il jette un coup d'œil discret. Et avec un sourire malicieux, il leur dit :

– Il existe des métiers où l'on a quelques privilèges. Si vous voulez avoir le droit d'utiliser votre portable dans une salle de classe, vous n'avez qu'à devenir prof.

Ricanements divers. Une voix fuse, exprimant l'opinion générale, mais pas trop fort. Car dans l'ensemble, ils l'aiment bien leur prof et ils ne voudraient pas le blesser. Mais ils sont offusqués qu'on ait pu les imaginer devenir prof :

– Métier de bouffon !

Il a entendu et il soupire. Il sait bien que chacun pense secrètement : « Moi plus tard, je serai riche, pas prof ! ».

Après ces deux classes de seconde, il remplit les heures vacantes comme il les avait programmées. Une longue marche pour poster le cadeau, un arrêt au cimetière et le reste de l'après-midi à côté de la machine à café à corriger les copies qu'il veut rendre pendant son dernier cours.

Ensuite, il entame la rédaction de quelques pages sur la rencontre entre Zola et Cézanne. Ici, personne ne le dérangera jusqu'à la prochaine sonnerie.

En arrivant dans sa classe de première, il sent immédiatement l'atmosphère survoltée. Le même cinéma sur les masques, les chewing-gums et les portables se reproduit, mais cette fois Jimmy Murati, plus vieux que les autres, semble remonté contre le monde entier. Et Joseph Conté représente « ce monde » contre lequel Jimmy est en colère.

Il refuse violemment de mettre son masque. Impossible de le faire obéir. Jo sait que s'il cède, les autres voudront l'imiter, or les directives sont claires et il est censé les faire respecter. Ce n'est pas qu'il ait une opinion tranchée sur la question. De

nombreuses études expliquent que l'utilité du masque n'est pas prouvée, mais c'est une décision gouvernementale et chacun doit s'y conformer. Jo négocie, comme tout à l'heure, mais Jimmy s'énervé de plus en plus.

L'heure de cours est largement entamée quand Jo abandonne la lutte et annonce le rendu des copies corrigées. Tandis qu'il fouille dans son vieux cartable, son geste est interrompu par un bruit violent de chaise renversée, le raclement d'un bureau déplacé sur le sol. Le temps de lever la tête, Jimmy Murati est à la sortie avant que Jo n'ait eu le temps de réagir.

L'élève se retourne et regarde son prof droit dans les yeux :

– Il vaut mieux que je parte, m'sieur. J'y tiens plus.

Il quitte la pièce en claquant la porte derrière lui. Un silence s'abat dans la salle soudain très calme.

– Ça lui prend souvent ? demande Jo.

Il sait que Jimmy n'a pas d'amis proches. Il est toujours seul à son banc. Un élève prend la parole :

– Faut pas faire gaffe, m'sieur. Il est comme ça. Vous avez d'la chance qu'il est sorti.

– Comment ça ?

– Ben, il allait taper, m'sieur. Mais comme il a du respect, il est sorti avant.

– Comment ça du respect ?

– Il vous respecte, m'sieur, dit un autre.

Le prof traverse la pièce pour ramasser la chaise couchée en se disant : *si c'est comme ça qu'il exprime son respect,*

qu'est-ce que ça doit être !?

– À la base, ce matin, il a failli cogner m'sieur Rodier, m'sieur. Au final, l'autre il a bougé et il a réussi qu'à faire un trou dans le mur.

Jo est incrédule.

– Comment ? Mais quand ?

– Avant...

– Mais qu'est-ce qu'il s'était passé ?

– Rien, c'est personnel m'sieur. Il a dit qu'il faut pas lui prendre la tête avec rien aujourd'hui... On sait pas plus. Faut pas chercher. Il est « matrixé » comme ça, c'est tout.

– « Matrixé » ? demande le prof, étonné par ce mot qu'il entend pour la première fois. Ça veut dire quoi ?

– Ben « matrixé » ! Comme programmé. C'est dans ses gènes.

Tout en rendant les copies rapidement, car l'heure de cours va bientôt se terminer, Jo ne peut s'empêcher de sourire avec admiration devant la créativité langagière de ses élèves.

Quand ils sont tous partis, songeur, il range dans son sac la copie de Jimmy, qu'il n'a pas pu lui donner.

Il regagne le plus lentement possible sa maison. En chemin, il s'arrête pour acheter des crevettes, il en donnera à Sissi en plus des croquettes. Elle devient folle quand elle sent les crustacés. Ce sera la fête. Une manière de célébrer l'envoi du cadeau. Il achète aussi un vin blanc de Provence, du Var.

Comme il a programmé sa journée ce matin, il imagine à

l'avance sa soirée. Il a horreur des surprises, des changements. Il n'a pas de copies à corriger aujourd'hui, alors il ira sur le blog d'écriture qu'il suit pour aider des auteurs en herbe à corriger leurs phrases, à mieux exprimer leurs idées. Il a trouvé ce moyen, sous pseudo, pour se sentir utile tout en transmettant la seule chose qu'il connaisse un peu : le français.

Quand il en aura assez, il se fera une salade d'avocat crevettes avec un peu de spaghettis à l'huile d'olive avec du basilic frais. Il y ajoutera un nuage de parmesan. Et il finira la nouvelle bouteille, histoire de s'assommer correctement pour s'endormir sans problème.

En arrivant aux abords du boulevard du Roi René, il surprend une silhouette familière. Oui, c'est bien Jimmy Murati. Il se serait attendu à le voir en compagnie de quelques voyous de son espèce, en train de dealer dans un recoin sous une voûte, mais il est étonné de le voir avec une fillette. Elle porte sur son dos un cartable rose Hello Kitty et elle est volubile. Elle parle en agitant sa main droite, car la gauche est accrochée avec force à celle de Jimmy.

Celui-ci penche légèrement sa tête vers elle, il l'écoute, tout en jetant de temps en temps un œil sur son mobile.

À la hauteur du cours Mirabeau, Jo est tenté de les suivre comme ça, pour rien, par désœuvrement, par curiosité. Mais il se sent indiscret et il tourne sur le cours, tandis que Jimmy et la petite fille continuent sur la rue Thiers. Il se promet qu'il

regardera demain la fiche de l'élève pour voir où il habite.

En bas de chez lui, plus aucune trace de camion de déménageurs.

Mais l'entrée est encombrée de cartons. Quand il traverse le palier du premier étage, la porte s'ouvre et Brendan Kaer, un de ses voisins, un informaticien célibataire et boutonneux qui travaille à domicile, glisse la tête dans l'entrebâillement et lui fait un signe. Il parle doucement, comme s'il y avait des espions.

– Vous avez vu un peu ce bordel ? C'est inadmissible ! On peut à peine marcher devant les boîtes aux lettres.

– C'est provisoire, répond Jo. Ce sont mes nouveaux voisins, au cinquième, qui emménagent.

– Vous la connaissez ?

D'où le prof en déduit que ses nouveaux voisins sont une femme seule.

– Non, non, j'étais au boulot toute la journée. Je ne l'ai pas vue.

– On n'est pas sorti de l'auberge, je vous le dis ! C'est un sacré numéro ! Et d'une incivilité ! Je vous dis que ça !

Jo s'est toujours demandé en parlant avec Brendan comment un homme jeune pouvait avoir ainsi des idées fixes aussi rigides. Il passe son temps à faire la guerre au moindre comportement inhabituel dans les parties communes, il guette les poses d'étiquettes sauvages sur les boîtes, s'indigne si quelqu'un laisse quelques minutes un sac ou un carton dans

l'entrée. Comme s'il n'avait que ça à faire. Sans parler de son langage qui semble dater d'avant la guerre de 40 !

Et il a la manie de la pétition. D'ailleurs, cela ne tarde pas :

– Je crois que je vais faire une pétition pour que cette dame comprenne qu'on ne se comporte pas comme des sauvages, ici !

– Vous avez raison, dit Jo en essayant de se détacher de lui pour continuer à monter les escaliers, mais on pourrait au moins lui laisser le temps de s'installer, vous ne pensez pas ?

Lentement, en hochant la tête pour approuver tout ce que dit l'autre sans vraiment l'écouter, Jo finit par mettre un pied sur une marche. Ouf, sauvé ! Brendan referme sa porte. Jo est libre !

Au troisième étage, il y a encore des cartons qui encombrant le passage. Plus que deux niveaux pour arriver chez lui. C'est alors qu'il la voit pour la première fois. Elle est vêtue d'une salopette et arbore fièrement un bandana rouge noué sur les cheveux. Elle descend l'escalier en sautillant et en chantonnant un air de zouk. Une Antillaise ! Il se dit que ça doit être elle, sa nouvelle voisine.

Il comprend la remarque de Brendan : « ... on ne se comporte pas comme des sauvages, ici... » *C'est parce que cette femme est noire que Kaer s'est permis cette remarque.* Jo est écœuré par le vieux relent de racisme larvé que cela laisse transparaître.

Quand elle le voit, elle s'arrête net de chanter et son visage devient austère. Il la salue, mais elle bougonne en retour

quelques mots incompréhensibles. *Elle n'a pas l'air commode*, se dit Jo. Alors qu'elle s'apprête à saisir un lourd carton, il demande, par politesse :

– Je peux vous aider ?

Un grognement lui répond, qu'il interprète comme un *non*. *Encore une que la politesse n'étouffe pas*, songe-t-il. Il n'insiste pas. Tout en continuant sa montée, il perçoit les mots sans fin marmonnés par la pimpante quinquagénaire malembouchée.

– Mais il est pas un peu con, lui ? Il croit que j'ai jamais déménagé de ma vie ? Tous les mêmes !

Tandis qu'il achève les quelques marches qui mènent à son palier, elle poursuit sa diatribe :

– Tu vas voir que je vais être obligée de mettre le masque même dans mon escalier, à cause de ce couillon !

Il doute d'avoir bien entendu, tourne la clé dans sa serrure, referme derrière lui. Ouf. Il est à l'abri. Une journée de plus s'est écoulée et il a survécu.

Sissi arrive nonchalamment depuis la chambre où elle devait piquer un roupillon sur le grand lit. Il se dirige vers la cuisine en l'appelant et elle finit par venir se frotter contre lui, en miaulant doucement.

Elle a senti les crevettes.

4 - Kingdom at War

Gladys Bernard siffle en finissant de monter les cartons chez elle.

Sept ou huit allers-retours plus tard, tout est casé dans l'entrée de son nouvel appartement.

Elle est fourbue, puante, elle ne sent plus ses reins, mais elle est heureuse. Il lui faudra du temps pour arranger et, justement, elle n'en manque pas. D'ailleurs quand elle réfléchit, elle ne manque de rien, pas vrai ?

Elle se sent comme une reine, là, maintenant. Plus de super gradés pour lui donner des missions impossibles, plus de bleus qui ne comprennent rien à rien et vous foirent les missions. Plus de rapports à rendre. Plus de salamalects pour personne ! Plus de remises de médailles, de réunions, de négociations, de voyages ! Plus de propositions de collègues fraîchement divorcés qui réalisent soudain qu'elle est célibataire.

Enfin seule ! Enfin tranquille ! Enfin cool !

Elle va s'installer une belle petite vie peinarde, faire ce qu'elle veut, lire et regarder des séries, entretenir ses muscles, se faire la popote. Tiens et si elle s'inscrivait à un atelier cuisine créole ? Mais en ligne, hein ? Pas question de rencontrer du monde ! Elle en a soupé des gens et d'être obligée de faire de la diplomatie !

Elle a pris sa retraite jeune, mais pas assez à son goût. Elle voulait attendre d'être nommée officier de la Légion d'honneur, juste pour faire plaisir à sa mère.

Quand elle a réussi à empêcher un attentat terroriste grâce à sa présence d'esprit, ce jour-là, à Lyon, elle ne se doutait pas que ça allait propulser à ce point sa carrière d'argus⁴ rond-de-cuir. Mais Gladys est modeste et faut croire qu'elle a toujours sous-estimé le niveau de ses compétences, malgré sa première médaille de chevalier pour mérites éminents. D'autant que de son point de vue, cette action était un échec, puisqu'elle n'a pas pu empêcher la mort de son binôme, sur le terrain. Quand elle y réfléchit, elle est là, sa vraie raison d'avoir quitté l'armée.

Elle s'éjecte de sa combinaison et du foulard qui protégeait ses cheveux, puis inaugure sa douche, prenant plaisir à la faire durer pour se débarrasser de la poussière qui poisse sur sa peau. Après avoir enfilé un jogging tout doux, elle sort une bière de son frigo. Prévoyante, elle a pensé à s'approvisionner ! Enfin, elle installe son fauteuil devant la terrasse sous les toits. La baie vitrée est grande ouverte.

C'est l'heure où le soleil se couche. Il embrase les toits orange d'Aix et pendant quelques minutes, elle ne pense à rien d'autre. Elle a mis toutes ses économies dans cet appartement, mais sa retraite est largement suffisante pour

⁴ Un « argus » est un agent de renseignements, un espion.

une personne seule qui vit comme elle, sans excès.

À part un voyage par an pour revoir son île natale – et par la même occasion sa mère – elle ne s’offre jamais rien. Elle n’aime pas le luxe, ne sort pas au restaurant et ne possède pas de voiture. Quand elle ne peut utiliser la marche ou les transports en commun, elle loue un véhicule.

Bon, OK, elle a besoin de matériel *high tech* dernier cri, c’est son péché mignon et un réflexe qui lui vient de son boulot dans la DSRD, initiales barbares pour nommer le service « secret Défense ». Elle y travaillait à la communication et elle s’est habituée à du beau matos.

Même si désormais elle ne va plus s’en servir que pour jouer à *Kingdom at War*.

Elle essaie de tendre l’oreille vers les bruits de la ville. La ruelle résonne. Les gens qui marchent tout en bas ne se doutent pas que s’ils parlent un peu fort, elle les entend très bien, perchée sous ses tuiles.

Elle guette les fermetures des devantures de magasin. Étrangement, dans l’immeuble, il n’y a aucun bruit. À croire que tous les habitants sont des morts-vivants. Remarque, s’ils sont comme elle, qu’ils aiment leur tranquillité et qu’ils lui fichent la paix, ça lui va parfaitement.

À part l’abruti maniaque du premier, mais lui, *primo*, elle l’évitera comme la peste, et *deuxio*, elle lui réserve, à la première occasion, « un chien de sa chienne ». Elle n’a pas été trente ans dans l’Armée pour se laisser faire par un petit merdeux et puis, finalement, ça lui fera un peu de sport, ça la

déroutera. Ce serait une mission très honorable, dans le civil : apprendre à vivre aux imbéciles.

Il y a aussi l'autre, là, celui qui habite sur le même palier qu'elle. Elle tend l'oreille, mais elle ne l'entend pas. Alors lui, c'est pas un mort-vivant, c'est carrément silence radio, couvre-feu, *black-out*. Quand même, elle devrait percevoir le murmure d'une télé ou d'une radio, non ? Il doit dormir. Sûrement un prof, vu le gros cartable qu'il se traîne. Ses élèves ont dû le crever.

Il y en a qui pensent que les profs sont des fainéants, à cause des vacances, mais pas Gladys ! Elle les admire, car elle ne supporte pas les enfants. Imaginer être toute la sainte journée en face de gamins impertinents et arrogants qui croient tout savoir mieux que vous ? Pour elle, ce serait le pire des châtiments. L'enfer sur terre. Alors franchement, c'est à eux qu'on devrait donner des médailles !

Sa bière terminée, elle se lève pour aller s'en chercher une autre et en profite pour récupérer, au passage, le reste de sa baguette de midi et une petite boîte de sardines, pour se préparer un sandwich, en savourant le crépuscule. J'ai intérêt à courir tous les jours et à faire du sport parce qu'avec ce régime bière et sandwich, les kilos en trop vont pas tarder !

Elle a envie de fumer, mais se retient. La seule cigarette qu'elle s'accorde, c'est le soir tard avec un whisky, juste avant de se coucher. Ou parfois un cigarillo.

De retour, après avoir farci son morceau de baguette des miettes de petit poisson, elle se fige. Elle a senti un regard.